

La Commémoration des Black Diggers¹: réconciliation ou récupération?

Elizabeth Rechniewski, University of Sydney



Après de longues années d'oubli on a récemment redécouvert le rôle des soldats Aborigènes (les «Black Diggers») qui s'étaient engagés dans l'armée australienne lors des deux guerres mondiales. Leur service militaire est devenu ces quinze dernières années l'objet d'une attention soutenue de la part des organismes et institutions étatiques et fédéraux qui l'avaient si longtemps passé sous silence. Puisque toute commémoration s'explique autant par les besoins du présent que par les demandes impérieuses du passé, il faut essayer de comprendre les raisons d'abord de l'oubli ensuite de la redécouverte de leur rôle. Les réponses sont à chercher dans les débuts troubles de la nation australienne, dont la fondation fut associée de si près au déclenchement de la première guerre mondiale.

Au début du vingtième siècle, en 1901, les six colonies britanniques du continent austral se sont réunies pour former la nation d'Australie. Une nouvelle Constitution définissait les droits respectifs des Etats et du gouvernement fédéral et statuait sur ceux qui allaient en constituer les citoyens – toujours identifiés à l'époque comme des citoyens 'britanniques'. Le racisme ambiant, ainsi que les intérêts des colons, assuraient que les autochtones ainsi que les autres populations non européennes soient écartés du pouvoir et de toute participation citoyenne dans la construction de la nouvelle nation: White Australia.

Avant la Fédération, les Aborigènes (mâles) dans les colonies de Tasmania, South Australia, New South Wales et Victoria avaient, comme tous les hommes de l'âge de 21 ans, le droit de vote, même s'ils étaient assez peu nombreux à l'exercer. En 1895 le droit de vote étant étendu aux femmes en South Australia, le fut également aux femmes Aborigènes. Mais la nouvelle Fédération – surtout à cause de l'interprétation très stricte que donnait à la loi le Solicitor-General, Sir Robert

Garran - a limité le droit de vote aux seuls Aborigènes déjà inscrits sur la liste électorale d'un Etat. Le résultat: de moins en moins d'Aborigènes avaient au cours des décennies suivantes le droit de vote. Au déclenchement donc de la PGM, les jeunes Aborigènes qui allaient s'engager n'étaient pas considérés comme des citoyens, loin s'en faut. Pour la majorité d'entre eux d'ailleurs, ils se trouvaient exilés sur des missions, privés de leur droit de résider sur leurs terres ancestrales, et sujets au contrôle des soi-disants Protecteurs des Aborigènes.

Le Defence Act de 1909 a interdit à ceux qui «n'étaient pas de descente majoritairement européenne» [‘not of substantially European descent’] de s'enrôler dans l'armée. Ce n'est qu'en mars 1917, après l'échec du premier des deux référenda proposés par le gouvernement pour imposer la conscription, et quand les recrues devenaient moins nombreuses,² que les obstacles au recrutement des Aborigènes ont été réduits et les ‘half-castes’ admis. Néanmoins, dès les premiers mois de la guerre, de jeunes Aborigènes ont trouvé des astuces pour s'engager: soit ils profitaient du laxisme du recruteur; soit ils prétendaient être Maori (les autochtones de la Nouvelle-Zélande étant des citoyens britanniques); soit ils avaient la peau assez claire pour pouvoir se faire passer pour européen, en cachant leur vrai nom et leur lieu de résidence (fournir l'adresse d'une mission aurait révélé leur ethnicité). L'adoption de noms européens rend donc particulièrement difficile aux chercheurs d'estimer le nombre d'Aborigènes qui auraient servi pendant la PGM. Un des moyens qu'ils peuvent adopter est en effet d'identifier les recrues qui n'ont pas fourni de lieu de résidence, signe presque certain de leur origine aborigène.

Malgré les obstacles à leur recrutement, des centaines d'Aborigènes (selon les dernières estimations de l'Australian War Memorial plus de 1300)³ se sont engagés et étaient présents dès les premiers combats de l'AIF. On sait qu'au moins 32 Aborigènes ont combattu à Gallipoli,⁴ dont au moins cinq y sont morts. Et ils ont combattu sur tous les fronts de guerre avec un taux de mortalité d'environ 33%. Puisque l'armée ne reconnaissait pas officiellement la présence d'Aborigènes dans ses rangs, aucune discrimination officielle n'était possible. Et le plus souvent les soldats aborigènes racontent avoir été acceptés comme des «mates» (copains) par les soldats blancs.

Le «grand silence»⁵

La guerre et ses suites économiques, affectives et démographiques ont provoqué une profonde onde de choc dans la société australienne: plus de 60,000 morts, des centaines de milliers d'hommes blessés, handicapés, ou traumatisés dans une population d'environ cinq millions. Comme en France, chaque ville et village a érigé des monuments et mémoriaux aux morts mais le plus souvent les noms des

volontaires aborigènes ont été omis, soit par ignorance de leur service soit par suite d'une omission délibérée. Pire encore, les anciens combattants Aborigènes avaient de grandes difficultés à réclamer les allocations auxquelles ils avaient en principe droit. Bien qu'ils fussent sans doute amenés à s'engager – comme les soldats blancs – par diverses motivations, on peut supposer qu'ils auraient espéré après la guerre avoir droit au statut de citoyen et bénéficier des allocations et privilèges accordés aux autres soldats. Il n'en fut pourtant rien. L'organisation des anciens combattants, connue à l'époque sous le sigle de RSSILA (Returned Sailors and Soldiers Imperial League of Australia), défendaient parfois leurs droits: ainsi les filiales des grandes villes de Sydney et Melbourne avaient d'habitude une attitude plus ouverte et progressiste envers leurs confrères Aborigènes que celles dans la brousse. Mais il était fréquent que les vétérans Aborigènes soient exclus de ce qui devait être leur propre organisation, sauf une fois par an, le jour d'Anzac.

Dans la société dans son ensemble le statut social et politique des autochtones restait inchangé; pour beaucoup, leurs conditions de vie ont même empiré après guerre. Ainsi certaines des terres qui avaient été 'allouées' à la fin du dix-neuvième siècle aux communautés Aborigènes ont été confisquées et redistribuées aux anciens combattants blancs sous le «Soldier Settlement Scheme»; un seul Aborigène semble avoir profité en New South Wales de cette redistribution. Les mesures de discrimination et les attitudes racistes qui le plus souvent excluaient les Aborigènes des lieux publics (hotels, bars, cinémas, piscines) ont continué. Pire encore, les exactions et la violence à leur égard se sont poursuivies, le plus tristement célèbre le massacre qui a eu lieu à Coniston dans le Northern Territory en 1928 quand, après le meurtre d'un blanc, une troupe punitive, menée par un ancien soldat, Constable William Murray, a tué en quelques semaines de représailles une centaine d'Aborigènes.

A cette époque le darwinisme social dominait les rapports entre blancs et autochtones. On supposait que les Aborigènes, considérés comme appartenant à «l'âge de pierre», étaient destinés à disparaître, croyance éminemment utile du point de vue des européens. On trouve des centaines de références à cette 'dying race' (race en voie de disparition) dans les journaux de l'entre-deux-guerres, ainsi que des lamentations plus ou moins hypocrites sur l'inéluctabilité de cette disparition que les blancs seraient impuissants d'empêcher. Les discours hégémoniques qui les concernaient, spencériens ou pseudo ethnologiques, empêchaient de concevoir les Aborigènes comme appartenant au monde moderne. Ils étaient associés à un passé révolu qui n'avait aucun lien avec la chronologie nationale des blancs, dont Gallipoli commençait à en constituer une étape essentielle.

Notons que, contrairement à d'autres colonies, il n'existait pas envers les autochtones australiens la reconnaissance due à un «peuple guerrier». Les Maoris par exemple avaient féroce­ment combattu les néo-zélandais blancs pour leur arracher le Traité de Waitongi, forçant le respect des colons pour leurs qualités militaires. Certes les Aborigènes avaient résisté aux colonisateurs mais pour la plupart en adoptant des formes de combat que les colons ne reconnaissaient pas comme tels: attaques furtives de nuit, tactiques de guérilla, évitant les confrontations dans lesquelles les Aborigènes auraient été nécessairement perdants.

Suivant de près la fondation de la nation, Gallipoli fournissait le stéréotype du combattant australien, beau gars, esprit réfractaire à l'hierarchie militaire, courageux, soudé à ses copains – le meilleur exemple de cette «race britannique» qui se serait épanouie sous le climat propice et sain de l'Australie. Bien que fier de l'Empire et de ses origines britanniques, le soldat australien était censé dépasser ses aïeux en courage et audace. On oublie volontiers de nos jours en Australie, en célébrant les diggers de la PGM, qu'ils combattaient pour l'Empire et le Roi, souvent sous le drapeau britannique, qu'ils étaient des citoyens britanniques, fiers d'appartenir à cette race blanche qui avait soumis le quart de la terre. Cette conception de la nation excluait nécessairement tout rôle des autochtones dans le combat, de même que dans la construction de la nation.⁶ Ann Curthoys suggère d'ailleurs que le «sacrifice» des Anzacs blancs à Gallipoli permettait de passer l'éponge sur la violence exercée contre les Aborigènes – ceux-ci étant pourtant les véritables victimes qui avaient été sacrifiées dans la construction de la nation.⁷ Le journaliste Charles Bean, s'autoproclamant le porte-parole de la génération de jeunes tués dans la guerre, justifiait la colonisation par le sacrifice des Anzacs. La jeune génération porte, écrit-il dans son livre de 1918 *In Your Hands Australia*, une responsabilité envers les morts de la PGM de construire une nation juste et puissante. Le sort des Aborigènes ne figure pas dans son texte.

La mémoire officielle des guerres est conservée par The Australian War Memorial, conçu par Charles Bean après la PGM, ouvert en 1941. Jusqu'à très récemment on ne trouvait dans le musée aucune référence explicite à la participation des Aborigènes. La seule plaque mémorielle se trouve - depuis 1994 - derrière le bâtiment principal, à dix minutes de marche, dans la brousse; elle a été érigée d'ailleurs par les dons de particuliers. Il existait certes dans le musée une représentation des têtes de deux Aborigènes, mais parmi une série de sculptures de pierre dans la cour d'entrée, représentant la faune australienne. Ce sont les communautés Aborigènes elles-mêmes qui ont parfois élevé des monuments à leurs morts tel la 'Gate of Memory' dressée par la communauté sur la Mission de

Cooroona «in honour of those men resident on this station who served abroad with the AIF during the Great War, 1914-1918»⁸.

Rien ne change donc dans la situation des Aborigènes pendant l'entre-deux-guerres. Au début de la DGM ils sont également interdits de s'engager, sauf dans des unités spéciales, uniquement indigènes, établies dans le nord du continent sous la menace de l'invasion japonaise. Tout de même entre 3 et 4,000 Aborigènes ont servi dans l'armée, pour rencontrer le même oubli après guerre.

Anamnèse institutionnelle

Tout récemment cette situation s'est entièrement renversée. La mémoire officielle s'est chargée de rappeler les Black Diggers à la connaissance publique, par moyen d'expositions et publications, et une reconnaissance monumentale, créant ce qu'Alison Landsberg appelle une 'mémoire prosthétique'⁹ qui s'est largement substituée à celle des générations d'Aborigènes qui ont vécu directement la guerre.

Ces quinze dernières années de nombreux plaques et mémoriaux ont été dédiés aux Black Diggers. Si d'abord il s'agissait le plus souvent de modestes plaques dressées à l'initiative des communautés locales, la tendance très nette ces toutes dernières années est vers une reconnaissance officielle, impliquant Etats et villes dans la construction de monuments coûteux érigés dans des lieux proéminents: un monument qui se proclame national vient d'être inauguré à Adelaide; un autre est prévu pour Hyde Park au centre de Sydney en 2015. Les institutions mémorielles officielles se mobilisent aussi: the Australian War Memorial propose de nombreux projets ambitieux et conséquents autour des Black Diggers, pour le centenaire de la PGM. La RSL organise, avec la collaboration du Ministère des Anciens Combattants, des cérémonies qui leur sont consacrées, souvent lors de Reconciliation week à la fin de mai chaque année.

Dans le domaine culturel le sujet a atteint la plus haute consécration en janvier 2014 lors de la présentation, à l'iconique Opera House, de «Black Diggers», principale production théâtrale du Festival de Sydney. Conçue par un réalisateur lui-même Aborigène et Directeur du Queensland Theatre Company, Wesley Enoch, la production recrée, en une soixantaine de mini-scènes, l'expérience des soldats indigènes pendant la PGM, les neuf acteurs autochtones représentant tour à tour mères désemparées, soldats noirs et européens, officiers britanniques et soldats de l'Empire. La production a obtenu un grand succès critique et populaire et fait en ce moment une tournée à Brisbane.



Photo Credit: ©Branco Gaica

La production «Black Diggers» montée au Festival de Sydney en janvier 2014

La «récupération» de la mémoire des soldats Aborigènes?

Faut-il conclure que l'attention que l'on consacre de nos jours aux Black Diggers soit tout simplement la réparation d'un oubli injustifié? Or, ce n'est pas contester la nécessité d'une reconnaissance si longtemps refusée que de signaler le rôle complexe que joue dans le contexte politique actuel la mémoire des soldats Aborigènes. Et de suggérer que par certains côtés celle-ci risque d'être récupérée à des fins autres que commémoratives.

L'oubli du service des soldats indigènes relevait en partie du fait que la légitimisation de la saisie du continent reposait sur le sacrifice accompli par les Anzacs lors de la PGM. Ils avaient «acheté» le pays, White Australia, avec leur sang. La figure iconique du 'Digger' ne pouvait donc contenir celui de l'Aborigène, ni tout autre ethnie. Mais l'Australie est maintenant un pays multiculturel – même si le terme fait l'objet de débat, de nombreuses nationalités vivent maintenant en Australie et on a officiellement abandonné le rêve d'un «White Australia» depuis longtemps. Si on peut démontrer que se trouvaient parmi les Anzacs des hommes d'origine ethnique diverse, dont les Aborigènes, alors le mythe peut survivre, voire s'adapter à ce nouveau contexte national. Et en fait ces dernières années des chercheurs ont identifié plusieurs groupes ethniques et nationaux parmi les Anzacs – des Chinois¹⁰; des Russes¹¹. Ces populations minoritaires et discriminées ayant

participé au combat iconique de Gallipoli auraient donc eu leur part dans la construction de l'esprit national et de la nation d'aujourd'hui.

Mais la reconnaissance de la présence des Black Diggers a d'autres significations encore. Depuis 2002 on a engagé un processus de 'Réconciliation' avec nos populations autochtones et de nombreuses initiatives ont été entreprises au niveau local et national dans le cadre des objectifs du Council for Aboriginal Reconciliation. On peut comprendre la reconnaissance des soldats indigènes dans ce contexte comme encore un geste envers la réconciliation. Elle offre pourtant une reconnaissance purement symbolique à un moment où certaines organisations Aborigènes font campagne pour une reconnaissance officielle dans la Constitution, voire pour un traité, l'Australie étant le seul pays parmi les ex-Dominions britanniques qui n'ait pas conclu de traité avec ses peuples autochtones.¹²

Enfin, un souvenir peut en cacher un autre. En célébrant le service de cette petite minorité d'Aborigènes ainsi que leur expérience d'avoir été bien accueillis dans l'armée, on tend à occulter l'exclusion et la discrimination auxquelles la population Aborigène dans son ensemble était en fait sujette avant, pendant et après la guerre. Cette reconnaissance commémorative joue donc un rôle subtile dans les History Wars: il y a dix ans, des commentateurs et hommes politiques conservateurs, dont le premier ministre John Howard, critiquaient ce qu'ils appelaient «black armband history» (l'histoire au brassard noir) qui mettait l'accent sur la violence exercée contre les Aborigènes. Or, les récits et représentations (photos, images) du service militaire des Aborigènes évoquent une vision plus pacifiée des relations entre noirs et blancs, qui auraient combattu ensemble pour «défendre leur pays»¹³. On ne peut s'empêcher de rappeler le célèbre essai de Barthes dans *Mythologies* sur le soldat noir qui salue le tricolore:

Je suis chez le coiffeur, on me tend un numéro de Paris-Match [1957]. Sur la couverture, un jeune nègre vêtu d'un uniforme français fait le salut militaire, les yeux levés, fixés sans doute sur un pli du drapeau tricolore. Cela c'est le sens de l'image. Mais, naïf ou pas, je vois bien ce qu'elle me signifie: que la France est un grand empire, que tous ses fils sans distinction de couleur, servent fidèlement sous son drapeau...

Ce qui est dommage pour qui veut remettre en question la «militarisation de l'histoire de l'Australie»¹⁴ c'est que la reconnaissance du service des Aborigènes laisse largement intactes les fondements de notre mythologie nationale: que notre nation ait été fondée sur les sacrifices des Anzacs. Les publications, manifestations culturelles et cérémonies qui leur sont maintenant consacrées viennent donc

alimenter le torrent de tels événements qui constituent «l'industrie d'Anzac»¹⁵, surtout en cette période de commémoration du centenaire.



¹ «Digger» est le terme communément employé pour désigner les soldats australiens.

² Rappelons que l'armée australienne était composée uniquement de volontaires et l'est restée jusqu'à la fin de la guerre, contrairement aux autres armées engagées dans le conflit.

³ D'une population estimée à 93,000 en 1901.

⁴ Liste des noms dressée par David Huggonson: <http://indigenoushistories.com/2014/03/29/gallipoli-aboriginal-men-who-were-there/>.
Site consulté 12.05.14.

⁵ Titre d'une intervention radiophonique très célèbre de l'ethnologue W.E.H. Stanner, qui, à la fin des années 60, accusait ses pairs ainsi que les historiens de passer sous silence la présence des autochtones sur le territoire australien.

⁶ Le gouvernement britannique avait demandé aux Dominions en octobre 1915 d'enrôler les autochtones. Le Canada et la Nouvelle-Zélande l'ont fait; l'Australie et l'Afrique du sud ont refusé.

⁷ Ann Curthoys, «National narratives, war commemoration and racial exclusion in a settler society», in Timothy Ashplant, Graham Dawson, Michael Roper (eds) *Commemorating War*, New Brunswick, NJ: Transaction Publishers, 2004, 128-144.

⁸ «The Gate of Memory: Raised by Coloured Folk», by A. E. F., *Sydney Morning Herald*, 17 August 1935, 11.

⁹ Alison Landsberg, *Prosthetic Memory: The Transformation of American Remembrance in the Age of Mass Culture*, Columbia University Press, 2004. Landsberg soutient que dans cette ère de communication de masse, les populations croient se souvenir d'événements qu'elles n'ont pas vécus directement mais dont elles ont vu des re/constructions à la télévision etc.

¹⁰ Mémorial inauguré à Sydney en 2003; plusieurs expositions dédiées aux Anzacs chinois sont prévues pour le centenaire: <http://anzaccentenary.vic.gov.au/events/chinese-anzacs-exhibition>. Site consulté 12.05.14.

¹¹ Elena Govor, *Russian Anzacs in Australian History*, Sydney: UNSW Press, 2005.

¹² George Williams, «Treaty with Australia's Indigenous People Long Overdue», *Sydney Morning Herald*, 12 November 2013.

¹³ De tels propos ont été avancés par le sénateur conservateur David Fawcett dans son discours du 11 novembre dernier: <http://www.openaustralia.org/senate/?id=2013-11-12.39.1>). Site consulté 08.08.14.

¹⁴ Marilyn Lake et Henry Reynolds, *What's Wrong with Anzac: the Militarisation of Australian History*, Sydney: UNSW Press, 2010.

¹⁵ Expression employée par James Brown dans son livre *Anzac's Long Shadow: the Cost of our National Obsession*, Sydney: Black Inc Press, 2014. Ex-officier de l'armée, Brown monte une critique appuyée de l'influence néfaste qu'exercerait l'obsession avec Anzac sur l'armée contemporaine, les priorités du gouvernement et les représentations que font le grand public de la guerre.